PQ 2425
.A9
Copy 1

Avis
aux Coquettes.

AVIS AUX COQUETTES,

OU

L'AMANT SINGULIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Augustin Eugène

PAR MM. SCRIBE ET ALEXIS DECOMBEROUSSE,

Barbe Benoît

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE, LE 29 OCTOBRE 1836.

C'en est un, j'en suis sûr ! c'est un diable ! (ACTE II, SCÈNE XIII.)

PARIS,

NOBIS, ÉDITEUR, RUE DU CAIRE, N° 5.

—

1836.

A9

Personnages.	*Acteurs.*
VAN-BROOK, négociant Hollandais.	MM. ALLAN.
ALFRED DE LUCENAY.	DAVESNE.
LISTOU, domestique de l'hôtel.	SYLVESTRE.
CAROLINE D'EMERY, jeune veuve.	Mmes ALLAN-DESPRÉAUX.
Mme DESNELLES, sa tante.	JULIENNE.
ÉDOUARD SENNEVAL.	EUGÉNIE-SAUVAGE.

La scène se passe à Bagnères de Bigorre dans la maison des bains.

399144
'31

Les personnages sont inscrits dans l'ordre qu'ils occupent à la scène, le premier tient la droite de l'acteur.

J.-R. MEVREL, Passage du Caire, 54.

AVIS AUX COQUETTES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

MVG 12 Ja 43

ACTE I.

Le théâtre représente un salon de la maison des bains, à Bagnères. Il est ouvert par le fond et donne sur les jardins. Porte latérale à gauche, croisée à droite; une table et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant à gauche; à droite et sur le même plan, un guéridon, sur lequel sont des brochures, et des journaux.

SCÈNE I.

VAN-BROOK, étendu dans un fauteuil auprès de la table; LISTOU, debout près de lui.

LISTOU. *

Voilà qui est prêt... j'ose dire qu'il n'y a pas mon pareil à Bagnères de Bigorre pour la vivacité et l'intelligence... (Faisant le geste de tourner un robinet) Ça coule de source... (A Van-Brook.) Si monsieur veut prendre son bain?

VAN-BROOK.

Non!

LISTOU.

Je viens de le préparer.

VAN-BROOK.

Je ne le prendrai pas!

LISTOU.

Monsieur aime mieux déjeuner?

VAN-BROOK.

Non!..

LISTOU.

Monsieur aime mieux faire avant une promenade dans la vallée de Campan.

VAN-BROOK.

Non, laisse-moi tranquille, je suis heureux... je me porte bien et je pense!

LISTOU.

C'est que tout à l'heure monsieur était à bâiller.

VAN-BROOK.

Parce que je pense!.. c'est toujours l'effet que me produisent mes pensées... va-t-en ne les dérange pas.

LISTOU.

Diable de Hollandais, qui s'ennuie pour s'amuser... il est lourd comme son or.

ALFRED, en dehors.

Eh bien! les garçons!..

LISTOU, voyant entrer Alfred.

Ah! en voici un qui n'a pas l'air de peser autant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED.

Le maître de l'hôtel, les filles, les garçons, n'y a-t-il personne?.. Ah! qui es-tu?

LISTOU.

Listou, paysan Basque, garçon baigneur, surnommé col-de-cygne par les Parisiens qui font toujours des gorges-chaudes.

ALFRED.

Ah! tu es montagnard?

LISTOU.

Autrefois, j'avais une cabane à la montagne.

* Listou, Van-Brook.

ALFRED.

AIR : De sommeiller encore ma chère.

C'est là, sans que rien vous enchaîne,
Que l'on peut vivre indépendant !

LISTOU.

Oui, mais il fallait tout' la s'maine,
Travailler... c'est humiliant !
Moi, d'être libre, je me pique ;
Car, voyez-vous, j'ai d' la fierté !
Et je me suis fait domestique,
Afin de vivre en liberté.

ALFRED, souriant.

Vraiment!

LISTOU.

Comme ça je suis mon maître, à vos ordres, à votre service?.. Monsieur vient-il pour se baigner ?

ALFRED.

Non.

LISTOU.

Et lui aussi... il paraît qu'aujourd'hui personne ne vient ici pour ça.

ALFRED.

Une chambre... un appartement s'il y en a ?

LISTOU.

Le numéro 9 est vacant... la petite porte, en retour sur le jardin.

ALFRED.

Je le prends... mais je ne vois personne au salon, où sont donc ces dames ?

LISTOU.

Dans leur lit... à cette heure-ci, tout le monde dort... excepté ce monsieur Hollandais, qui n'a pas d'heure, et qui dort toute la journée. (Il sort.)

ALFRED, s'avançant et le regardant.

M. Van-Brook !

VAN-BROOK, levant la tête.

Mon jeune officier!.. M. Alfred de Lucenay.

ALFRED.

Qui ne vous avait pas vu depuis notre rencontre à Bruxelles... où sans moi, et entre votre qualité de Hollandais...

VAN-BROOK

Ils me brûlaient vif, moi et mes marchandises, ça ma dégoûté du commerce!

ALFRED.

Il y a de quoi !

VAN-BROOK.

J'ai cédé mes fabriques, réalisé quelques millions et je me suis mis à rien faire.

ALFRED.

Un bel état !

VAN-BROOK.

Pas tant! ça m'a ennuyé... l'ennui m'a rendu malade, m'a dégoûté de tout, m'a donné le spleen... l'hiver dernier en arrivant à Paris, j'étais décidé à me tuer, j'avais même arrangé tout pour cela...

ALFRED.

Ah ! mon Dieu ! et qui donc, grace au ciel, vous en a empêché ?

VAN-BROOK.

Les journaux ! je lisais tous les jours : Un tel, commis voyageur, s'est asphyxié avec Mlle Josephine couturière!.. Un tel, garçon apothicaire, s'est brûlé la cervelle parce qu'il ne pouvait pas faire de pillules... Un tel, cordonnier, s'est pendu, parce que sa femme rentrait trop tard !

ALFRED.

C'est ma foi vrai, je l'ai lu aussi !

VAN-BROOK.

Alors, quand j'ai vu que tout le monde s'en mêlait, ça m'a paru si commun, si vulgaire, si peu comme il faut... autrefois je ne dis pas, c'était dis-

* Alfred, Van-Brook.

tingué, c'était des sénateurs Romains, des lords, des philosophes, des sages... on était du moins en bonne société; il y avait du plaisir.

AIR du Piége.

Mais à présent et sur sa barque, hélas,
Caron passe à chaque voyage;
De pauvres niais, ou des gens qui n'ont pas
De quoi lui payer leur passage.
Rien que les voir partir pour l'autre bord,
D'y descendre m'ôte l'envie...
Car en restant sur terre... on est encor,
En moins mauvaise compagnie!

C'est ce qui fait que je suis resté.

ALFRED.

Et vous avez bien fait de renoncer à votre dessein.

VAN-BROOK.

Pas tout à fait... d'abord j'ai pris un médecin!..

ALFRED.

C'est égal! c'est toujours moins dangereux.

VAN-BROOK.

Il m'a conseillé d'aller aux eaux de Cotterets... le postillon qui s'est trompé m'a conduit à celles de Bagnères.

ALFRED.

Qui vous ont guéri!

VAN-BROOK.

Précisément, quoique je n'en aie pas pris.

ALFRED.

Comment donc cela?

VAN-BROOK.

J'ai rencontré ici une Parisienne, une grande dame du faubourg Saint-Germain, jolie et coquette à elle seule comme toute la chaussée d'Antin... ça m'a été agréable! je me suis mis à l'aimer, ça m'a ranimé, elle a reçu mes hommages, ça m'a fait prendre goût à l'existence; j'ai vu qu'elle recevait de même les hommages de tout le monde, ça m'a rendu jaloux et une fois jaloux, ça ma fouetté le sang, ça m'a rendu de la vivacité, de l'impatience, de la colère... j'ai vécu, j'ai tenu à la vie, j'y tiens comme un enragé; car je suis malheureux comme un diable, mais en même temps je suis guéri, voilà où j'en suis.

ALFRED.

Je vous en fais compliment... et du côté de votre inhumaine, vous avez cependant quelque espoir?

VAN-BROOK.

Sans doute, elle ne désespère personne et j'ai cru ces jours-ci que j'étais décidément le préféré, mais avant-hier, par malheur, est arrivé un petit jeune homme, que toutes ces dames ont trouvé charmant; un jeune vicomte, un lycéen qui a déjà eu dit-on deux ou trois aventures, et qui, avant d'entrer à Saint-Cyr, commence ses voyages par Bagnères de Bigorre... Il est resté toute la soirée au salon, sans faire attention à elle et depuis ce moment c'est sur lui qu'elle a dirigé ses attaques... le croirait-on, un écolier...

ALFRED.

Ce qui vous rend furieux?

VAN-BROOK.

Non pas! comme on dit dans vos comédies, JE DISSIMULE, je prends patience et je prends des notes... Chaque impertinence, chaque caprice, chaque coquetterie, je l'inscris, et quand nous serons mariés, je lui ferai payer tout cela d'après mon registre qui forme déjà un in-folio tenu à parties doubles, par doit et avoir!

ALFRED,

Mais cela fera un ménage à la diable!

VAN-BROOK.

C'est ce qu'il me faut... on m'a conseillé les irritans! une bonne femme de ménage, une bonne Hollandaise me ferait périr de bonheur et d'ennui.

AIR du Ménage de garçon.

Mais ici quelle différence :
De fureur toujours agité,
Le sang circule avec aisance...
Seul moyen, par la faculté,
De me maintenir en santé.
Pour moi, spéculateur dans l'ame,
C'est sur-le-champ un double gain...
Chez moi, j'ai de plus, une femme,
Et j'ai de moins un médecin.

ALFRED.

C'est différent... si c'est pour raison de santé...

VAN-BROOK.

Certainement... dès aujourd'hui je fais ma demande en mariage... pas de vive voix... c'est trop difficile, mais par écrit, on est plus sûr de ses idées et si elle accepte, je vous invite à ma noce.

ALFRED.

Et moi, à la mienne qui, je le crois précédera la vôtre...

VAN-BROOK.

C'est juste ! j'oubliais de vous faire mes complimens... je vois que mes lettres de recommandation pour Bordeaux vous ont porté bonheur et la maison Van-Open à qui je vous avais adressé...

ALFRED, à part.

O ciel !

VAN-BROOK.

Le viel ami et ancien associé de mon père maître Van-Open nous écrivait il y a quelques mois qu'il regardait comme à peu près sûr votre mariage avec sa seconde fille, la petite Emma...et l'affaire n'est pas mauvaise pour vous, mon gaillard, car le père Van-Open est au moins aussi riche que moi, et il n'a que deux filles... l'aînée déjà mariée à monsieur Delmar. Une femme de tête et d'esprit à ce que tout le monde dit; car je ne la connais pas... et la seconde qui promet d'être charmante... aussi je m'en vais dès aujourd'hui envoyer ma lettre de félicitations. (Il passe à droite.)

ALFRED, avec embarras.

Non... non... je vous en prie... n'en faites rien.

VAN-BROOK.

Et pourquoi donc ?

ALFRED.

Le mariage n'a pas lieu... tout est rompu! par moi, par ma faute!.. ce n'était là qu'un mariage de raison, et depuis, une inclination... un amour véritable...

VAN-BROOK.

Qu'est-ce que vous me dites là ?

ALFRED.

Tout était convenu et arrêté, il est vrai... et j'étais venu à Paris demander au ministre de la guerre la permission de me marier, lorsque j'ai vu une personne, je ne vous en parlerai pas... parce que ce sont de ces rencontres qui décident de la destinée... de ces femmes qu'on était appelé à aimer et dont le premier regard vous enchaîne pour la vie... et si bonne, si gracieuse, si aimable... ce n'est pas celle-là qui est coquette... ce n'est qu'à moi seul qu'elle voudrait plaire... du reste, une haute naissance, mais une fortune fort modeste... ainsi l'on ne dira pas du moins que l'intérêt m'a guidé... mais ce changement, cette rupture, il fallait l'annoncer à M. Van-Open. Je suis parti pour Bordeaux ; mais arrivé à leur porte, je n'ai pas osé en franchir le seuil, je suis rentré à mon hôtel et après de nouvelles hésitations, j'ai écrit à M. Van-Open, que l'honneur, la délicatesse me faisaient un devoir de lui avouer... enfin vous vous doutez de ce que l'on dit en pareil cas, et je suis parti sans regarder derrière moi, sans réfléchir... je suis retourné à Paris... j'ai couru chez celle que j'aimais et j'apprends qu'elle a été obligée d'accompagner aux eaux, une vieille parente qui l'a élevée, qu'elle me supplie de l'attendre... ah ! bien oui, dans mon dépit dans mon impatience, je repars de nouveau.

* Van-Brook, Alfred.

VAN-BROOK.

Vous connaîtrez la route, car de bon compte voilà..

ALFRED.

Eh! qu'importe? pourvu que je la retrouve... que je la revoie...

VAN-BROOK, regardant par la fenêtre à droite.

Taisez-vous donc! c'est ma passion qui descend au jardin avec sa tante.

ALFRED, un peu ému.

Sa tante...

VAN-BROOK.

Tous les matins... j'ai l'habitude de lui offrir des fleurs, qu'elle accepte. Je suis en retard, et je vais remplir mes fonctions de soupirant...

(Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE III.

ALFRED, seul, s'approchant de la croisée qui donne sur le jardin.

Ce pauvre M. Van-Book amoureux, et d'une coquette! ô ciel! qu'ai-je vu? c'est Caroline et sa tante... c'est elle qu'il ose calomnier ainsi... ah! je ne le souffrirai pas... ah! mon Dieu, il l'aborde, il la salue, elle l'accueille de l'air le plus gracieux, ah! c'en est trop! (Il veut courir vers la porte du fond et s'arrête.) Qu'allais-je faire? une scène... un éclat qui me couvrirait de ridicule.. et que peut-être elle ne me pardonnerait jamais... car après tout faut-il adopter sans examen tout ce qu'il a plu à M. Van-Brook de me débiter, un Hollandais qui ne comprend pas le français et qui aura pris pour des coquetteries ou des avances, de l'amabilité et des politesses, ils n'y sont pas habitués en Hollande et peuvent se tromper... mais cet autre petit jeune homme, je le saurai... j'examinerai... oui, cachons encore mon arrivée, ne nous montrons pas et d'ici à ce soir... (Regardant par le fond.) on vient... c'est elle... ah! le numéro 9. (Il s'élance par le fond à gauche, au moment où Caroline parait arrivant du jardin.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, à la porte du fond, puis Mme DESNELLES.

CAROLINE, regardant du côté où elle à vu sortir Alfred.

Eh bien! ma tante, arrivez donc.

Mme DESNELLES.

Encore faut-il le temps, vous me laissez là avec M. Van-Brook, et vous vous élancez seule dans l'allée...

CAROLINE.

J'avais cru apercevoir une certaine personne... qui a mon aspect a disparu comme une ombre.

Mme DESNELLES.

C'est ce que tout homme devrait faire à votre approche, ma nièce.

CAROLINE.

Vous n'avez pas bien dormi cette nuit, ma tante?

Mme DESNELLES.

Si, si, parfaitement.

CAROLINE.

Est-ce que vous allez recommencer à me gronder?

Mme DENELLES.

Je n'avais pas encore fini quand M. Van-Brook nous a interrompues.

CAROLINE.

Le temps est bien beau, ma tante; si vous vouliez attendre un jour de pluie!

Mme DESNELLES.

Attendre, mademoiselle...

CAROLINE.

Pardon, je ne suis plus demoiselle; et vous oubliez que je suis veuve.

Mme DESNELLES.

Raison de plus pour rougir de vos étourderies, de vos inconséquences, au moment de contracter un mariage qui vous plait et que vous avez désiré de tous vos vœux.

CAROLINE.

Il vous sied bien de m'accuser, quand c'est pour vous que j'ai quitté Paris où mon prétendu allait revenir, quand pour vous accompagner aux eaux de Bagnères, j'ai fait un sacrifice...

Mme DESNELLES.

Qui, dans ce moment ne parait guère vous coûter.

CAROLINE.

Et c'est pourtant la vérité! je pense toujours à ce pauvre Alfred, qui m'inquiète horriblement, j'ai une peur terrible qu'il n'arrive.

Mme DESNELLES.

Bah! l'aveu est naïf, et pourquoi?

CAROLINE.

C'est qu'une fois ici, je crains bien...

Mme DESNELLES.

Qu'il ne soit jaloux!

CAROLINE.

Oh! non, il n'aura pas occasion de l'être, ce n'est pas pour lui que ça m'effraye... c'est pour moi... quand il sera là, bon gré, mal gré, il faudra ne plaire qu'à lui tout seul, c'est fort ennuyeux! tandis que maintenant, au lieu d'aimer, être aimée, faire tourner mille têtes, lancer un regard qui va porter le trouble dans un cœur qni se croyait inaccessible, voir une victime se débattre loug-temps avant de tomber à vos pieds, et quand elle est là... rire aux éclats et lui offrir la main pour se relever, c'est charmant.

Mme DESNELLES.

C'est indigne.

CAROLINE.

En quoi donc? c'est pourtant bien calculé; une fois mariée, plus de coquetterie, car j'aime Alfred, je n'aime que lui; mais d'ici là je veux profiter du peu de temps qui me reste, et faire bien des malheureux, avant de faire un ingrat.

Mme DESNELLES.

Des malheureux! vous n'en faites que trop...et ce pauvre M. Van-Brook, cet honnête Hollandais.

CAROLINE.

Lui! ne vous y fiez pas! avec son air simple et bonhomme, il est très content de son gros mérite et ne doute pas du succès... car il a comme un autre sa fatuité... une fatuité Néerlandaise la plus lourde du monde à supporter et dont il m'est permis de me venger... d'ailleurs je ne lui dois aucun égard et c'est de bonne guerre, la Hollande n'est pas déjà si bien avec la France.

Mme DESNELLES.

A la bonne heure! je vous abandonne celui-là, il peut se défendre, mais il en est d'autres qui ne méritent pas votre colère et avec qui la victoire ne serait pas digne de vous, ce jeune homme qui est descendu avant-hier à l'hôtel...

CAROLINE, riant.

Ah! vous l'avez remarqué, ce jeune vicomte, qui nous arrive du collége sans son précepteur! il connaît fort bien, sans doute, le grec et le latin; mais fort peu les lois de la politesse; car il ne parle à personne.

Mme DESNELLES.

Il est peut-être timide, et son extrême jeunesse...

CAROLINE.

Mon Dieu, ma tante, c'est la jeunesse d'à présent, qui a surtout besoin de leçons! voyez-vous tous ces petits messieurs, qui au lieu de danser, jouent à la bouillotte, et qui au lieu de nous faire la cour, font de la politique! les voyez-vous, tristes, graves, et taciturnes.... pour nous persuader qu'ils pensent! mais, si on les laisse faire, ils tourneront tous au Hollandais... ils en ont déjà la légèreté, la grace... et la fumée... car ils fument, je l'oubliais! la jeunesse actuelle qui fume!

AIR : Vaudeville de l'Apothicaire.

Ma tante, il faut en convenir,
C'est déjà d'un triste présage?

Comment veut-on que l'avenir
Ne se couvre pas d'un nuage!
Jadis, la jeunesse, rêvant
Combats, victoire, et renommée!
Tenait à la gloire! à présent,
Elle ne tient qu'à la fumée!
Oubliant la gloire, à présent,
Elle ne tient qu'à la fumée!

Mme DESNELLES.

Celui dont je parle n'en est pas là, il a l'air distingué, et de bonnes manières.

CAROLINE.

Il ne m'a jamais saluée.

Mme DESNELLES.

Peut-être ne vous a-t-il pas remarquée...

CAROLINE.

Le compliment est flatteur!

Mme DESNELLES.

Voici M. Van-Brook.

CAROLINE.

Tant mieux, j'ai l'idée, aujourd'hui, de le tourmenter terriblement.

Mme DESNELLES, souriant

Parce que ce jeune homme ne l'a pas saluée.

SCÈNE V.

CAROLINE, VAN-BROOK, Mme DESNELLES.

VAN-BROOK, tenant un bouquet dans du papier.

Pardon, mesdames, de vous avoir si brusquement quittées... c'était pour m'occuper de vous, j'aurais voulu vous offrir nos belles tulipes de Harlem.

Mme DESNELLES.

Que les amateurs paient, dit-on, cinq ou six mille francs.

VAN-BROOK.

Celles-là, du moins, eussent été dignes de vous; mais, dans ces montagnes, nous n'avons guère que la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINEUM.

CAROLINE.

Ah! si vous allez parler Hollandais...

VAN-BROOK.

C'est du latin.

CAROLINE.

En vérité! (Regardant le bouquet dont Van-Brook a ôté le papier.) Ah! le joli bouquet!

VAN-BROOK, le lui offrant.

Le plus joli revient de droit à la plus belle.

CAROLINE.

Y pensez-vous, monsieur, et ma tante?..

VAN-BROOK, embarrassé.

Vous ne m'avez pas laissé achever... à la plus belle des blondes, je présume que madame votre tante a été brune.

CAROLINE, riant.

A ÉTÉ! voilà un passé... (Montrant son bouquet.) qui gâte le présent.

Mme DESNELLES.

Non ma nièce, je me console d'avoir été jolie, si mes amis pensent que je suis bonne!

VAN-BROOK.

Parfaitement, bien répondu! charmant! charmant! charmant!

CAROLINE.

Comment, charmant! c'est une épigramme contre moi, une manière de me dire que je suis méchante.

VAN-BROOK, avec humeur et à part.

Ah! qu'est-ce qu'elle a donc, aujourd'hui? (Il passe à la droite de Caroline.*)

* Van-Brook, Caroline, Mme Desnelles.

Mme DESNELLES, bas à Caroline.

Le voilà tout déconcerté.

CAROLINE, de même.

Le grand mal!

VAN-BROOK, à part.

Ah! si jamais elle est ma femme, comme elle me paiera tout cela. (Haut.) Pouvez-vous, madame, me supposer une pareille idée; moi qui fais votre éloge à tout le monde; moi qui, tout à l'heure encore, parlais de vous.

CAROLINE.

A qui?

VAN-BROOK.

A ce petit jeune homme. . M. Edouard.

CAROLINE.

Le jeune lycéen.

VAN-BROOK.

Avec qui j'avais lié conversation.

CAROLINE.

Ah! il parle!.. vous l'avez entendu!.. vous êtes bien heureux!

VAN-BROOK.

Oui, ma foi!

Mme DESNELLES.

AIR : Sur tout ce que je vous diraï.

C'est un garçon qui n'est pas mal!

VAN-BROOK.

Charmant d'esprit et de visage;
Mais diablement original,
Car déjà, malgré son jeune âge,
Si sérieux est son abord,
Sa gravité paraît si grande!..

CAROLINE.

Que monsieur a cru tout d'abord,
Qu'il arrivait de la Hollande!

VAN-BROOK, s'inclinant.

Vous êtes bien bonne!

CAROLINE.

Et puisqu'il vous a honoré de ses idées, oserais-je vous demander ce qu'il pense de moi?

VAN-BROOK, s'excusant.

Je ne puis vous le dire.

CAROLINE, gaîment.

Du bien!

VAN-BROOK.

Non, madame!

CAROLINE, vivement.

Du mal?

VAN-BROOK.

Non, madame; il ne m'en a pas dit un seul mot!

CAROLINE, piquée.

Ah! c'est encore pire!

VAN-BROOK.

Mais il m'a laissé parler tout le temps sans me contredire.

CAROLINE.

C'est trop honnête à lui, et je suis désolée de n'avoir pas assisté à une conversation, ou plutôt à un monologue aussi intéressant; puisque c'était vous, monsieur, qui en faisiez les frais. (A Mme Desnelles.) Dites-moi, ma tante, est-ce que nous ne sortirons pas ce matin, il fait un si beau soleil.

VAN-BROOK.

Mais nous devons aujourd'hui aller à Gripp, voir les cascades de Tremesaigues, et descendre jusqu'à Barrèges par le Tourmalet.

CAROLINE.

Moi!.. y pensez-vous? faire un pareil chemin dans vos affreuses montagnes...

VAN-BROOK.

C'était convenu depuis hier. (A Mme Desnelles.) N'est-il pas vrai ?

Mme DESNELLES.

Je crois en effet me rappeler.

VAN-BROOK.

A telle enseigne que j'avais invité d'autres personnes des bains, retenu des guides, des conducteurs, commandé des chevaux, des mulets.

CAROLINE.

Eh bien ! monsieur, vous décommanderez tout votre monde ! ou vous irez sans moi ; car à coup sûr, je ne me déciderai jamais à une pareille expédition, pour me fatiguer, pour avoir la migraine.

VAN-BROOK, tirant un carnet de sa poche.

Ah ! morbleu !

Air de M. Hormille.

CAROLINE.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc de grace ?

VAN-BROOK.

Rien ! (A part.) N'oublions pas celui-là ;
(Ecrivant sur son carnet.) Je prends des notes et j'amasse,
Tout cela se retrouvera !
C'est un capital qui s'augmente ;
Et vienne l'hymen, je promets,
Que ma femme en paiera la rente,
Et l'intérêt des intérêts.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Le Hollandais fait la grimace ;
Mais qu'importe ; il obéira,
Et dans un instant, quoiqu'il fasse,
Son courroux s'évanouira.

Mme DESNELLES.

Le pauvre homme fait la grimace ;
Mais à coup sûr, il cédera ;
Un seul regard, et quoiqu'il fasse,
Son courroux s'évanouira.

VAN-BROOK.

Obéissons de bonne grace ;
Mais n'oublions pas celui-là.
Je prends des notes et j'amasse,
Tout cela se retrouvera. (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VI.

Mme DESNELLLES, CAROLINE.

Mme DESNELLES.

En vérité, ma nièce, c'est trop abuser de l'empire que vous avez sur lui.

CAROLINE.

Je vous avais promis de le maltraiter.

Mme DESNELLES.

Et vous tenez vos sermens avec une fidélité désespérante.

CAROLINE.

Vous en convenez donc ! et cette fois ! il ne l'a que trop mérité ; vous n'avez pas vu avec quel air malin il me parlait de M. Edouard.

Mme DESNELLES.

Je n'ai pas vu cela !

CAROLINE.

Vous n'avez pas remarqué avec quelle apparente bonhomie il arrangeait ce récit où il n'y a pas un mot de vrai.

Mme DESNELLES.

Pas un mot...

CAROLINE.

Pas un seul ! croyez-vous bonnement que ce jeune homme l'aura écouté sans lui répondre... ce n'est pas possible... fut-ce pour m'attaquer, il aura parlé, j'en suis certaine... et alors M. Van-Brook se serait bien vite empressé de me communiquer ses observations critiques ; or, comme il ne l'a point fait, c'est que ces remarques ne sont point défavorables...au contraire !

Mme DESNELLES, riant

Ce sont peut-être des éloges!

CAROLINE.

C'est probable! voilà pourquoi M. Van-Brook s'est bien gardé de m'en faire part, et moi qui d'abord ai été sa dupe... (Edouard parait au fond du jardin.) Car, tenez, tenez, que vous disais-je?.. ce jeune homme qui évite même de parler de moi, le voilà qui nous cherche.

Mme DESNELLES.

Vous croyez?

CAROLINE.

Regardez plutôt... comme il s'avance doucement... et à peine a-t-il fait quelques pas, que déjà il s'arrête! que c'est amusant un élève de St-Cyr, un petit jeune homme si timide... et puis ce n'est pas commun, il ne sait comment nous aborder et nous saluer... enfin il s'approche!

(Au moment où elle se retourne pour faire la révérence, croyant qu'elle va être saluée par Edouard, celui-ci s'assied à une table et prend un journal.)

Mme DESNELLES.

Il parait que ce monsieur gardera encore sa timidité pour aujourd'hui, ma nièce.

CAROLINE, à part.

Ah! c'est trop fort! il devient réellement prodigieux, et j'avoue qu'une telle indifférence finit par me piquer. (Voyant qu'Edouard se lève.) Ah!.. pourtant il se décide! (Edouard regarde l'heure à sa montre, fait quelques pas pour sortir, aperçoit Caroline et sa tante qu'il n'avait pas encore vues, les salue respectueusement, et s'éloigne.)

Mme DESNELLES, riant.

Eh bien! ma bonne amie, il se décide à s'en aller et cette fois, il nous a vues, il nous a saluées très respectueusement... il n'y a pas le moindre reproche à lui faire; seulement il parait que notre société n'a pas pour lui une vertu attractive.

CAROLINE.

Après tout, je ne vois pas que ce soit une grande perte pour nous d'être privées de sa compagnie et je m'en console aisément.

Mme DESNELLES.

De mon temps, ma chère Caroline, il y a trente ou quarante ans:

Air : Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.

Dix amans nous rendant les armes
Avaient à nos yeux moins de prix
Qu'un seul qui dédaignait nos charmes;
Du moins c'était ainsi jadis!
Notre dépit, notre colère,
Se cachaient sous un air riant;
Et si je m'y connais, ma chère,
C'est encor de même à présent.

CAROLINE.

Ma tante voilà une méchanceté qu'il faudra que quelqu'un me paie! j'aurais bien du malheur si ce n'était pas ce petit monsieur-là. Mais d'abord comme il est important que je sache ce qu'il fait ici, j'ai envie d'interroger le domestique de cet hôtel. (Elle va pour sonner.)

Mme DESNELLES, l'arrêtant.

Vous n'y pensez pas, ma nièce, une jeune dame qui s'informe d'un jeune homme; mais c'est de la dernière inconvenance.

CAROLINE.

Vraiment... alors ma petite tante, ce sera vous...

Mme DESNELLES.

Moi!.. par exemple, je serais bien fâchée!

CAROLINE, qui a sonné très fort.

Voyons, décidez-vous, il n'y a plus à reculer d'abord... vous ou moi.

Mme DESNELLES.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! me mettre dans un pareil embarras!.. m'exposer...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LISTOU.

CAROLINE, à Listou qui reste à la porte.

Approchez, mon ami, ma tante veut vous demander quelques renseignemens sur une personne, un jeune homme, qui est ici depuis deux jours.

Mme DESNELLES, à Caroline, passant entre elle et Listou. *

Allons, puisqu'il faut céder à toutes vos fantaisies, je questionnerai ce garçon, moi-même. (A Listou.) Vous le nommez?

LISTOU.

Qui donc?

Mme DESNELLES.

Mais apparemment celui dont on vous parle.

LISTOU.

Ah! M. Edouard Senneval, madame... un beau garçon qui va entrer à St-Cyr, un jeune homme bien joliment élevé... il donne toujours aux domestiques, il paie toujours quatre fois plus que ça ne vaut; oh! il est d'une justice...

CAROLINE, à Listou, elle passe entre Mme Desnelles et Listou. **

Et sans doute ce monsieur Edouard connait beaucoup de monde ici?

LISTOU.

C'est possible, c'est même probable, madame, oui! mais il ne voit personne, ne parle à personne et n'a d'autre distraction qu'une promenade qu'il fait tous les jours...

CAROLINE, vivement.

Et de quel côté?

LISTOU.

Oh! de tous les côtés; ça varie, car il ne manque jamais de sortir quelques minutes après madame et de prendre toujours par le même chemin.

CAROLINE, avec joie.

Ah! vous avez remarqué...

LISTOU.

C'est positif; du reste, il passe sa vie dans son appartement.

Mme DESNELLES.

Par ordonnance du médecin?

LISTOU.

Lui! il se porte comme un charme; mais il déteste la société... quand je dis la société, ce n'est pas toutes les sociétés, car la mienne par exemple lui est fort agréable, depuis quelques jours qu'il est arrivé, il ne m'a pas quitté... il veut même m'acheter à Tremesaigues, une petite cabane que je n'habite plus et qui est à vendre; en attendant, il me fait gravir toutes les montagnes des environs qu'il connait maintenant aussi bien que moi, et chemin faisant, il est si heureux de me faire causer...

CAROLINE.

Vraiment, et sur quoi?

LISTOU.

Oh! sur bien des choses, il s'informe de tous ceux qui sont ici, de vous par exemple... hier encore.

CAROLINE, vivement.

De moi... il est bien curieux ce monsieur Edouard, ah! il s'informe de moi, et comment?

LISTOU.

Comme madame le fait en ce moment... Madame n'a plus rien à me demander.

CAROLINE.

Non, mon ami, non, vous pouvez vous retirer.

LISTOU.

Je n'en suis pas fâché, parce que j'ai à faire... je vais apprêter le bagage de M. Edouard qui va ce matin à Gripp.

* Listou, Mme Desnelles, Caroline.

** Listou, Caroline, Mme Desnelles.

CAROLINE, vivement.

Vous en êtes sûr!

LISTOU.

Il me l'a dit, son intention est de partir après déjeuner.

CAROLINE, avec joie et préoccupée.

C'est bon, c'est bon, je ne vous retiens pas.

LISTOU, qui a tendu la main et qui voit qu'on ne lui donne rien.

Décidément, cette petite femme-là, ne me revient pas du tout, et je dirai à M. Edouard de s'en méfier. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

Mme DESNELLES, CAROLINE puis ALFRED.

CAROLINE, avec joie.

Je savais bien, moi, que M. Van-Brook n'avait pas le sens commun. Et voyez ma tante comme on est injuste, quelquefois!.. tout à l'heure, j'ai regardé ce jeune homme avec une sévérité qui certainement, n'a pas dû l'encourager... Ah! mon Dieu! comme je suis mal habillée! en vérité, j'ai dû lui faire peur, de toutes les manières.

Mme DESNELLES.*

Ah! ma nièce, c'est à vous que vous devriez faire peur, car ce que vous méditez là est bien épouvantable!

CAROLINE, riant.

Allons, allons, ma petite tante, ne me regardez donc pas avec cet air de désespoir, il s'agit seulement de me faire bien belle aujourd'hui... (S'approchant de la fenêtre.) Voyez donc quel temps, quel beau soleil... ah!.. (Venant prendre Mme Desnelles par la main et l'entraînant à la fenêtre.) Tenez, tenez, ma tante!.. (Alfred paraît dans le jardin et s'avance jusqu'à la porte du salon.)

ALFRED, à lui-même.

Caroline!.. j'avais bien reconnu sa voix.

CAROLINE.

Là-bas... au bout de cette allée...

ALERED, à lui-même.

Qu'examine-t-elle ainsi?

CAROLINE, continuant.

Le voyez-vous?

Mme DESNELLES.

Qui donc?

CAROLINE.

Mais celui dont nous parlions, M. Edouard.

ALFRED, de même.

Edouard!

CAROLINE.

Il fait semblant d'être bien occupé du livre qu'il a dans les mains... nous allons voir... il approche... le voilà au pied de la terrasse... je le forcerai bien à lever la tête... (Poussant un cri.) Ah! mon bouquet!

Mme DESNELLES.

Eh bien! que faites-vous donc?.. ce jeune homme va s'imaginer que vous l'avez laisser tomber exprès pour qu'il vous le rapporte.

CAROLINE.

Mais, j'y compte bien!

ALFRED.

Elle ose l'avouer!.. oh! je n'y puis plus tenir, et je vais...

Mme DESNELLES, à la fenêtre.

Grace au ciel, il passe à côté sans daigner le regarder.

CAROLINE, près de la fenêtre et avec incrédulité.

Laissez donc!

ALFRED, à part.

C'est moi, madame, moi, qui vais vous le rapporter. (Il sort vivement.)

* Caroline, Mme Desnelles.

Mme DESNELLES, avec joie.

Il continue son chemin en lisant et comme si de rien n'était.

CAROLINE.

Parce qu'il vous aura aperçue... et tout à l'heure, quand vous n'y serez plus, il reviendra sur ses pas pour le ramasser... c'est un calcul, et je ne crois plus à son indifférence; car vous sentez bien que ce matin, s'il va à Gripp, c'est dans l'intention de nous voir, de nous rencontrer; nous devions faire une promenade, il l'aura su, ce n'était pas difficile, une partie convenue et arrangée depuis hier soir!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VAN-BROOK.

CAROLINE, vivement.

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt? partons-nous?..

VAN-BROOK.

Pour où?

CAROLINE.

Pour Gripp!

VAN-BROOK.

Je viens de tout décommander!

CAROLINE.

Est-il possible! par un temps pareil... une partie superbe!

VAN-BROOK.

Mais vous m'avez dit tout à l'heure...

CAROLINE.

Moi!..

VAN-BROOK, montrant Mme Desnelles.

Je m'en rapporte à madame, vous avez affirmé que cela vous ennuierait.

CAROLINE.

Certainement!.. mais quand on est aux eaux ce n'est pas pour son plaisir, c'est pour sa santé, et j'aurais refusé que par intérêt pour moi, vous deviez m'y contraindre; mais vous ne devinez rien... vous ne comprenez rien.

VAN-BROOK.

J'ai compris que vous aviez peur de la migraine.

CAROLINE.

Comme c'est probable!.. dans les montagnes et au grand air, la migraine! mais c'est vous, monsieur, c'est vous qui me la donneriez... avec votre gravité, et votre sang-froid... hâtez-vous, donnez des ordres.

VAN-BROOK.

C'est ce que je vais faire, au risque de passer ici pour atteint d'aliénation mentale.

CAROLINE.

Comment, monsieur!..

VAN-BROOK.

Ça me regarde, madame, ne vous inquiétez pas, c'est sur moi que cela tombera et d'ici à une demi-heure, j'espère bien que tout sera prêt.

CAROLINE.

A la bonne heure, à cette condition-là, je vous pardonne.

VAN-BROOK.

Que de bontés!

CAROLINE, avec abandon et lui donnant la main.

Et je vous offre la paix, car en vérité, vous êtes si aimable, si complaisant, que j'ai quelquefois des remords d'abuser ainsi...

VAN-BROOK, avec amour.

Jamais! jamais!.. et je suis trop heureux quand vous êtes assez bonne pour accepter mes services.

CAROLINE.

Eh bien! pour aujourd'hui, j'en ai encore un à vous demander...

VAN-BROOK.

Parlez, madame, ma vie... mon bras...

* Mme Desnelles, Caroline, Van-Brook.

CAROLINE.

Justement...c'est votre bras que tantôt à cette promenade...je vous prierais d'offrir à ma tante.

VAN-BROOK, à part avec dépit.

O ciel! (Haut et s'efforçant de sourire.) Comment donc!.. ravi, enchanté... et j'allais de moi-même...

CAROLINE.

Nous allons prendre nos ombrelles.

Mme DESNELLES.

Que vous avez laissées hier au pavillon, étourdie que vous êtes.

CAROLINE.

C'est vrai... adieu, monsieur, je compte sur vous, et ma tante aussi.

(Elle sort avec sa tante par le fond à gauche.)

SCENE X.

VAN-BROOK, tirant avec fureur son carnet de sa poche.

En voilà une... que j'ai soin d'enregistrer... et qu'elle ne pourra jamais assez me payer... Me charger de sa respectable tante, qui s'appuie toujours quand elle a peur...et elle s'effraie à chaque pas!.. et puis elle pendant ce temps-là... (Voyant Alfred et Edouard qui traversent le jardin.) Ah! voilà mon petit jeune homme de ce matin... un brave garçon celui-là, il ne pense pas à elle.

SCÈNE XI.

VAN-BROOK, EDOUARD, entrant par le fond avec Alfred.

ALFRED, lui serrant la main.

A demain, monsieur, à demain...

EDOUARD, froidement.

Si cela peut vous être agréable...

ALFRED.

Je compte sur vous!

EDOUARD, de même et s'inclinant.

Vous me faites trop d'honneur! (Alfred rentre dans la chambre n. 9.)

VAN-BROOK, regardant Alfred avec étonnement.

Eh bien! il passe sans me parler, et même sans me voir!.. (A Edouard.) Vous connaissez comme moi, M. Alfred de Lucenay.

EDOUARD.

Non, monsieur, je ne l'avais jamais vu!

VAN-BROOK.

Mais vous venez de faire connaissance.

EDOUARD.

A l'instant même... c'est un très aimable jeune homme!

VAN-BROOK.

Aux eaux, on se lie aisément et je vois qu'il vous a proposé quelque partie de plaisir.

EDOUARD, froidement.

De me brûler la cervelle avec lui.

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu... et pourquoi?

EDOUARD.

Il y a ici une dame qu'il aime!

VAN-BROOK.

Je le sais!.. une femme charmante, qu'il doit épouser.

EDOUARD, avec émotion.

Ah! vraiment, je l'ignorais! et voyant dans mes mains un bouquet à elle, que je venais de ramasser par hasard et que j'allais jeter, il m'a ordonné de le lui rendre, ce qui m'a décidé à le garder...

VAN-BROOK.

Est-il possible!

EDOUARD.

Alors, il m'a défié...

VAN-BROOK.

Vous! qui n'êtes pas encore entré à Saint-Cyr?

EDOUARD.

Oui, il s'est conduit en jeune homme et moi en homme raisonnable... Si vous vous trompiez, lui dis-je, si l'on vous aime, c'est inutile de vous battre... si on ne vous aime pas, c'est bien absurde!

VAN-BROOK.

C'est parfaitement juste, et cela a dû le convaincre.

EDOUARD.

Du tout, mais j'ai obtenu du moins qu'il attendrait un jour, qu'il observerait en secret, qu'il s'assurerait de la vérité, et s'il lui est bien prouvé que sa maîtresse est infidèle... demain au point du jour...

VAN-BROOK.

Vous vous battrez?

EDOUARD, froidement.

Comme vous dites.

VAN-BROOK.

Et vous êtes d'un sang-froid... savez-vous qu'il se bat bien!..

EDOUARD.

J'en suis persuadé.

VAN-BROOK.

Que je l'ai vu en Belgique, au milieu du feu et de la mitraille, et qu'il allait comme un enragé.

EDOUARD.

Qu'importe?

VAN-BROOK.

Et vous, à votre âge?

EDOUARD.

A tout âge, on peut bien lâcher la détente d'un pistolet, ça n'est pas difficile!..

VAN-BROOK.

Oui, mais il s'agit de viser juste.

EDOUARD.

Ça se donne, et je l'ai appris, quant à avoir du cœur, cela ne se donne pas; mais je crois que j'en ai... ainsi, soyez tranquille.

VAN-BROOK.

Non, morbleu! je ne le suis pas... parce que je m'intéresse à vous deux, et j'arrangerai cela

EDOUARD.

je ne demande pas mieux, car, pour ma première affaire, il me paraît si absurde de me battre pour une femme, et surtout pour un bouquet.

(Il le tire de son sein.)

VAN-BROOK.

Ah! mon Dieu!.. la rose des Alpes, le RHODODENDRUM FERRUGINEUM... (A part avec colère.) Encore un rival... (Haut.) Monsieur!..

EDOUARD.

Qu'y a-t-il?

VAN-BROOK, à part.

Qu'allais-je faire? le défier aussi, lui qui ne songe à rien, qui ne l'aime pas! car jusqu'ici, il s'est bien conduit, il n'a pas fait attention à elle... il est gentil, ce jeune homme! et si je pouvais seulement l'éloigner.

EDOUARD.

Que dites-vous?..

VAN-BROOK.

Je dis... qu'en ami... et dans votre intérêt, je ne conçois pas ce qui peut vous retenir dans ce mauvais village des Pyrénées... que diable, jeune homme, à votre âge... on ne reste pas aux eaux à ne rien faire, voilà le moment de vous lancer dans le monde, de commencer votre état, votre carrière... et si je peux vous y aider, disposez de mon crédit, de ma fortune... M. Van-Brook, autrefois dans le commerce.

EDOUARD.

Je le sais, monsieur... j'ai entendu parler de vous depuis long-temps... bien plus, j'ai mille raisons pour vous rendre service, et j'espère bien vous

le prouver... plus tard, nous en causerons, mais ce matin, je vous demande pardon, je pars à l'instant pour Gripp.

VAN-BROOK, vivement et le retenant.

Vous partez pour Gripp, ce matin.

EDOUARD.

Oui, vraiment!..

VAN-BROOK, à part.

Ah! mon Dieu!.. est-ce pour cela qu'elle n'a plus la migraine, elle qui ne voulait plus et qui veut maintenant... mais je serai là, je connaîtrai ses projets... oui, oui, c'est le meilleur moyen d'observer et de savoir à quoi m'en tenir... Je vais tout commander... adieu, adieu, monsieur Edouard, bientôt nous nous reverrons! (Il sort en courant.)

EDOUARD.

Il sort, il me laisse!.. si je pouvais... il me semble entendre du bruit dans la chambre de ces dames.

(Il s'approche de la porte de l'appartement de Caroline et regarde par le trou de la serrure.)

SCÈNE XII.

EDOUARD, regardant par le trou de la serrure de la porte à droite; CAROLINE et Mme DESNELLES, entrant par le fond.

CAROLINE, apercevant Edouard.

Tenez, tenez, ma tante! le voyez-vous?

Mme DESNELLES.

Que fait-il là.

CAROLINE.

Il regarde.

Mme DESNELLES, souriant.

C'est qu'il est curieux!

CAROLINE.

Ou mieux que cela! (Allant à Edouard qui regarde toujours par la serrure.) Pardon, monsieur.

EDOUARD, à part.

Ah!

CAROLINE.

Désolée de vous déranger! je désire rentrer dans mon appartement, et nous ne pouvions deviner, ma tante et moi, ce que vous faisiez si près de cette porte.*

EDOUARD, embarrassé.

Moi!.. mon Dieu, madame, rien du tout... je... je... me promenais...

CAROLINE, d'un air triomphant.

En vérité! c'est une singulière habitude que vous avez là, de vous promener à travers les serrures...

(Mme Desnelles s'assied auprès du guéridon à droite, et prend un journal qu'elle parcourt.)

EDOUARD, à Caroline.

Vous ne m'avez pas laissé achever, madame... je voulais dire que je me promenais dans ce salon, examinant s'il ne venait personne pour me surprendre ou me déranger... attendu que je voulais écrire...

CAROLINE, d'un air moqueur.

Un thème... ou une version...

EDOUARD, piqué.

Non, madame, je ne suis plus au collége.

CAROLINE.

Je l'aurais cru à vos manières.

EDOUARD.

Qui sont en effet bien gauches, et bien innocentes... mais je me formerai peut-être, j'étudie les bons modèles... pardon, madame, j'ai là une réponse très pressée, une lettre à écrire à ma sœur.

CAROLINE, à part.

A cet âge-là, ils ont toujours des sœurs.

EDOUARD.

Et si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais la permission...

* Mme Desnelles, Edouard, Caroline.

CAROLINE.

Comment donc, monsieur! ce salon est commun à tous les habitans de l'hôtel, liberté entière... (Pendant qu'Edouard s'assied à la table à gauche, et se met à écrire, Caroline qui est allée auprès de Mme Desnelles lui dit tout bas.) Eh bien!.. qu'en pensez-vous?

Mme DESNELLES.

Qu'il a peut-être dit la vérité, car il écrit pour tout de bon, et sans faire attention à nous.

CAROLINE.

Laissez donc, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur ses airs d'indifférence... Ah! M. Edouard, quand vous croyez n'être pas aperçu, vous me suivez, vous épiez mes moindres démarches! et maintenant... (A Mme Desnelles.) Soyez tranquille, il a beau faire... seulement dix minutes de conversation et je l'amène à mes pieds.

Mme DESNELLES.

A quoi bon, et pourquoi?

CAROLINE.

Cette question!.. pour me moquer de lui, pour lui apprendre à vouloir jouter.

Mme DESNELLES.

Y pensez-vous, ma nièce?

CAROLINE.

Oui, ma tante, dans l'intérêt général, si on le laissait faire, si on n'y mettait pas ordre de bonne heure, il deviendrait le séducteur le plus dangereux... d'autant qu'il n'est vraiment pas mal... dans ce moment, surtout, regardez donc, ma tante.

Mme DESNELLES.

Moi!

CAROLINE.

Pourquoi pas?

Mme DESNELLES.

Ma nièce, si le feu du ciel ne tombe pas sur vous, ce sera une grande injustice; car vous l'avez bien mérité.

CAROLINE, riant.

Comme Don Juan.

Mme DESNELLES.

Dans votre genre!.. certainement.

SCÈNE XIII.

Mme DESNELLES et CAROLINE, à gauche, VAN-BROOK et LISTOU, entrant par le fond, EDOUARD, à la table.

CAROLINE, à Van-Brook.

Qu'y a-t-il? que venez-vous nous annoncer?

VAN-BROOK, à Caroline.

Que tout est prêt.

LISTOU, de l'autre côté, à Edouard.

Voilà nos mulets qui s'impatientent.

EDOUARD, cachetant sa lettre.

J'ai fini, et nous partons.

CAROLINE, jouant l'étonnement.

Comment?.. est-ce que monsieur va aussi à Gripp.

(Edouard s'inclinant en signe d'assentiment.

LISTOU.

Sans doute! c'est moi qui le conduit, madame le sait bien!

VAN-BROOK.

Comment cela?

LISTOU.

Parce que madame me l'a demandé ce matin.

EDOUARD, à part avec joie.

Est-il possible?

VAN-BROOK, avec reproche.

Comment, madame?..

CAROLINE, riant.

C'est juste! (Montrant Listou.) Il me l'avait dit et je l'avais oublié; je m'en accuse!.. Monsieur vient-il avec nous par la vallée de Campan?

EDOUARD.

Non, madame, par un autre côté.

CAROLINE, étonnée.

Ah!..

EDOUARD.

Par les montagnes que je ne connais pas encore et comme je pars demain...

VAN-BROOK, avec joie.

Demain!..

Mme DESNELLES, bas à Caroline.

C'est bien fait!

CAROLINE, avec crainte.

Ce n'est pas possible, vous changerez d'idée.

EDOUARD.

Demain au point du jour.

VAN-BROOK, à part.

Le brave jeune homme!

Mme DESNELLES, bas à sa nièce dont elle remarque le dépit.

Ah! si j'osais, je l'embrasserais!

ÉDOUARD, a part.

Elle veut que je reste! c'est bon signe.

CAROLINE, bas à Mme Desnelles.

Patience! il n'est pas encore parti.

Mme DESNELLES, étonnée.

Et comment!

CAROLINE.

Cela me regarde!

AIR final du Cheval de Bronze. (Ier acte.)

ENSEMBLE.

Mme DESNELLES, EDOUARD, VAN-BROOK.

Partons, la matinée est belle,
Et dans ce pays enchanté,
C'est le plaisir qui nous appelle,
Le plaisir donne la santé.

CAROLINE.

Il n'a de salut qu'en l'absence
Je vois quels projets sont les siens
Mais pour qu'il tombe en ma puissance
Un jour suffit, et je le tiens.

VAN-BROOK.

Un des rivaux est en retraite.
Et pour éloigner l'autre, hélas!
Je ne quitte pas la coquette.

(Il offre son bras à Caroline, qui lui montre sa tante.)

CAROLINE.

Ma tante accepte votre bras.

(Van-Brook s'empresse d'offrir son bras à Mme Desnelles qui l'accepte. En ce moment Alfred paraît à la porte de la chambre à gauche.)

EDOUARD.

Du courage, et de l'espérance,
Je vois quels projets sont les siens.
Pour qu'elle tombe en ma puissance,
Un jour suffit et je la tiens.

TOUS.

Partons, la matinée est belle,
Et dans ce pays enchanté,
C'est le plaisir qui nous appelle,
Et le plaisir rend la santé

(Van-Brook sort en donnant le bras à Mme Desnelles, et en regardant toujours Caroline. — Caroline sort par la droite, en regardant Edouard — Edouard sort par la gauche avec Listou. — Alfred sort de sa chambre et les suit de loin.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une cabane dans les Pyrénées; porte au fond et porte à droite. — Une mauvaise table et quatre vieilles chaises; dans un coin un tas de broussailles.—Une cheminée à droite auprès de la porte.

SCÈNE I.

LISTOU, seul.

Il ne vient pas! et il ne fait pas chaud à cette heure-ci... quelle diable d'idée a-t-il eue de m'envoyer comme ça en avant... nous avons aperçu au-dessous de nous, dans un ravin, toute la société qui gravissait lentement la montagne... alors, il a souri d'un air qui semblait dire : ça va bien! puis il m'a dit : Listou, va m'attendre dans ta cabane, et n'y laisse entrer personne que moi... j'ai répondu : je pars! mais je suis resté encore un peu... parce que je voulais voir... ça m'amusait! et caché derrière une touffe de sapins... je l'ai aperçu qui descendait de rocher en rocher comme un izar... et puis tout à coup cet étonnement qu'il a fait en apercevant Mme d'Eymery... comme si c'était par hasard qu'il se trouvait là... et puis, ils ont marché l'un près de l'autre pendant quelque temps avec toute la société... et puis la dame a fait... comme si elle trébuchait, alors... il lui a offert son bras qu'elle a accepté... le sentier était rude elle s'appuyait sur lui... ils allaient d'abord lentement... et ensuite plus vite... plus vite... je les ai perdus de vue... j'ai gravi tout d'une haleine par la gorge d'enfer... il y fait un froid du diable... et me voilà! voilà trois quarts-d'heure que j'attends et que je souffle dans mes doigts. (On entend au dehors appeler Listou.) C'est lui qui appelle! (Il va ouvrir.)

SCÈNE II.

LISTOU, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Te voilà fidèle au rendez-vous!

LISTOU.

Sans vous le reprocher, vous m'avez fait attendre assez long-temps.

ÉDOUARD.

On ne va pas vite dans vos montagnes, avec une dame sous son bras... surtout quand on est occupé à perdre son chemin... et j'en suis venu à bout.

LISTOU.

Vraiment!

ÉDOUARD.

Tout-à-fait égarés... impossible de rejoindre sa tante et la société... que nous appelions en vain... j'avais eu soin seulement de m'égarer dans la direction de ta cabane... et comme ma compagne de voyage ne voulait plus marcher... je l'ai laissée se reposer quelques instans au pied du grand rocher; il y a là une grotte où elle est à l'abri et je suis venu à la découverte... tout est-il disposé pour nous recevoir?

LISTOU.

Dam! monsieur, vous voyez... c'est simple.

ÉDOUARD.

Mais, c'est bien laid... le mobilier surtout... quatre chaises et une table.

LISTOU.

J'ai vendu tout le reste... voulant quitter l'habitation.

ÉDOUARD.

C'est bien! (Regardant autour de lui.) Seulement, je crois qu'un peu de feu et de lumière ne gâteraient rien.

LISTOU, lui montrant des broussailles dans un coin.

Oh! avec ce tas de broussailles, vous auriez de quoi brûler la maison... et pour de la lumière, voilà. (Il prend son briquet, fait du feu, et allume une chandelle qui est sur la table.)

ÉDOUARD.

Cela suffira! tu n'as ici aucun voisin!

LISTOU.

Pourquoi donc?

ÉDOUARD.

Je te le demande.

LISTOU.

Est-ce que vous auriez en tête quelque mauvais dessein?

ÉDOUARD.

Imbécile!

LISTOU.

Dam! les amoureux d'à présent sont si drôles, ils se tuent seuls ou en compagnie par partie de plaisir.

ÉDOUARD.

Sois tranquille, je n'en ai pas envie, ni elle non plus! as-tu quelque voisin?..

LISTOU.

Il y a bien près d'ici le vieux Pierre, qui m'a loué une espèce de grange où il met ses bestiaux, il n'y est pas aujourd'hui, il est à Bagnères pour le marché.

ÉDOUARD.

Ainsi, tu es sûr que je serai seul avec Mme d'Émery.

LISTOU.

Oui, monsieur; vous avez un air si décidé que vous me faites peur pour elle...

ÉDOUARD.

Toi, qui ce matin tremblais pour moi!

LISTOU.

Je crois maintenant que vous êtes de force!.. je vous conseille cependant de prendre garde à vous; j'ai rencontré en vous quittant un monsieur qui était à l'arrière-garde et qui avait l'air de vous suivre.

ÉDOUARD.

Qui donc?

LISTOU.

Celui qui est arrivé ce matin, ce jeune homme qui a des moustaches...

ÉDOUARD.

Alfred de Lucenay...

LISTOU.

Justement, il m'a demandé le chemin qu'avait pris Mme d'Émery.

ÉDOUARD.

Et tu lui en as indiqué un autre.

LISTOU.

Je crois bien! avec les renseignemens que je lui ai donnés, il est capable de marcher toute la nuit sans trouver une maison, ni une figure humaine; et comme voilà justement un petit orage qui se prépare...

ÉDOUARD, lui mettant de l'argent dans la main.

AIR : Moi je connais une maîtresse (DES CHAPERONS BLANCS.)

J'estime l'esprit et le zèle.

LISTOU.

C'est trop pour un tel rendez-vous!

ÉDOUARD.

L'amour qui dans ces lieux m'appelle,
Me réserve un prix bien plus doux.
Mais sans pitié que tout le monde,
Par toi, soit chassé de ces lieux;
L'éclair brille! l'orage gronde!
Le beau temps pour des amoureux!

ENSEMBLE.

LISTOU.

Oui, monsieur, comptez sur mon zèle,
J'éloignerai tous les jaloux.
L'amour qui dans ces lieux l'appelle
Lui réserve un prix bien plus doux.

ÉDOUARD.

Oui, je compte ici sur ton zèle,
Eloigne bien tous les jaloux.
L'amour qui dans ces lieux m'appelle
Me réserve un prix bien plus doux.

(Édouard sort et l'on entend gronder le tonnerre dans le lointain.)

SCÈNE III.

LISTOU, seul.

Là! voici la pluie et le tonnerre à présent; il va être joliment arrangé, cela lui est égal... il descend en courant au bord des précipices... je n'y conçois rien... si jeune, si intrépide... et si malin... malin comme un démon... c'en est peut-être un!.. c'est possible! dans les montagnes surtout où il y a, dit-on, des farfadets, des esprits follets... et je le croirais presque, si ce n'étaient ces pièces de cent sols qui n'ont rien de fantastique, comme ils disent, et qui me rassurent complètement; trente francs, pour passer une nuit sur une chaise, dans une cabane.

AIR : Un homme pour faire un tableau.

C'est qu'elle est ouverte à tout vent...
Et cette méchante chaumière
N'offre rien de bien attrayant;
Il me semble même, au contraire,
Qu'il y sera joliment mal;
Et pour séduir' celle qu'il aime,
N' pouvant compter sur le local,
Il faut qu'il compt' bien sur lui-même!

(Il met l'une après l'autre les pièces de cent sols dans une bourse de peau.)

SCÈNE IV.

LISTOU, ALFRED.

ALFRED, entrant, il est tout mouillé.

Quel temps épouvantable!.. impossible de faire un pas de plus, ou de songer à retrouver Caroline, il faut que je demande un abri dans cette cabane. (Frappant Listou sur l'épaule.) Camarade.

LISTOU, laissant tomber sa bourse.

Au voleur!

ALFRED, riant. *

Rassurez-vous! je ne suis point un voleur, et loin de prendre votre bourse, je vous offre la mienne, si vous voulez me donner un gîte.

LISTOU.

Oh! là! là!.. c'est bien pis qu'un voleur! l'officier que je croyais au diable!

ALFRED, le reconnaissant.

Le garçon de l'hôtel!.. dites donc, mon gaillard, vous m'avez drôlement indiqué le chemin.

LISTOU, à part.

Trop bien encore! qu'est-ce que je vas en faire à présent de c't' homme? (Haut.) Je suis sûr, monsieur, que vous vous êtes égaré.

ALFRED.

Parbleu! vous m'apprenez là quelque chose de nouveau; mais à qui la faute?

LISTOU.

Dam! je vous avais bien expliqué, pourtant...

ALFRED.

Joliment! toujours à gauche, m'as-tu dit.

LISTOU.

C'est vrai!

ALFRED.

Et à gauche, il n'y avait que des précipices.

LISTOU, à part.

J'ai voulu trop bien faire.

ALFRED.

As-tu rencontré ces dames, sais-tu où elles sont?

LISTOU, vivement.

J'allais partir au-devant d'elles, et si vous voulez venir avec moi.

ALFRED, à part.

Décidément, ce garçon n'est pas franc! il m'a perdu à dessein, et main-

* Alfred, Listou.

tenant, il veut m'éloigner, raison de plus pour que je reste. (Haut.) Eh bien, qu'as-tu donc?.. tu allais partir à la découverte, que je ne te retienne pas, cela te vaudra une bonne récompense.

LISTOU.

Oui, monsieur; mais vous laisser seul ici.

ALFRED, s'asseyant.

N'as-tu pas peur qu'on vole le mobilier?

LISTOU.

Ça m'est égal, il est assuré; mais, vous mourrez de faim.

ALFRED.

Je fumerai un cigarre!

LISTOU.

Et dormir?

ALFRED.

Je ne dors jamais. (Avec impatience.) Ainsi, te je le répète, vas-t'en... ou je penserai que tu t'es joué de moi, et je te jette alors dans le premier précipice.

LISTOU, à part.

Est-il brutal et entêté. (Haut.) Je m'en vais. (A part.) Faut avoir l'air de m'en aller, ça le décidera peut-être à en faire autant. (Haut.) Je m'en vais, monsieur, vous le voyez bien. (Il sort par la porte du fond.)

SCENE V.

ALFRED, seul.

Oui, Listou avait un motif pour me renvoyer... s'entendrait-il avec un rival... avec ce jeune Edouard... non, non, je m'étais trompé sur son compte et j'ai été le provoquer, le défier, lui qui ne songeait même pas à Caroline, c'est elle seule qui est coupable, et Van-Brook avait raison; oui, elle est coquette, elle le sera toujours! et malgré moi je l'aime encore! et c'est pour elle que j'ai renoncé à un ange; à celle qui possédait toutes les vertus... pauvre Emma! mais, n'importe, et quoiqu'il arrive, le sort en est jeté, je poursuivrai mon dessein: Caroline sera à moi, je ne la céderai à personne, je la disputerai à tous mes rivaux et jusqu'à ce que j'aie la preuve évidente de sa trahison... qui vient là? encore ce paysan; non, Van-Brook.

SCENE VI.

VAN-BROOK, ALFRED.

VAN-BROOK.

Au diable les montagnes, et surtout la nuit; des rochers, des précipices, et personne pour vous dire: casse-cou. (Apercevant Alfred.) Est-il possible? M. Alfred, égaré comme moi!

ALFRED.

Précisément! mais vous, du moins, vous n'étiez pas seul.

VAN-BROOK.

Je le crois bien! j'en ai là une fatigue au bras droit, sans compter celle des jambes; une lieue entière sans nous apercevoir que nous nous étions trompés; et revenir sur nos pas, et des chemins affreux, et le tonnerre, et la pluie qui tombe toujours... enfin, à deux cents pas d'ici, nous avons rencontré une espèce de grange où étaient des bestiaux, et sans demander permission aux locataires, toute la société s'y est installée, enchantée de trouver un abri, et j'ai cru que j'allais me reposer un instant; mais Mme Desnelles qui me criait sans cesse: et ma nièce, monsieur, et ma nièce, qu'est-elle devenue?

ALFRED.

Comment Caroline n'est pas avec vous.

VAN-BROOK.

Eh! non, vraiment!

ALFRED.

Et qu'en avez-vous fait?

VAN-BROOK.

Allons, le voilà comme les autres! est-ce qu'on me l'a confiée? c'est elle

au contraire qui m'avait confié sa tante, et j'en suis venu à mon honneur, j'ai rempli ma tâche... une tâche difficile, j'ose le dire!

ALFRED.

Mais, Caroline! où est-elle?

VAN-BROOK.

Parbleu! c'est justement là la question, et si je le savais, je ne vous le dirais pas!.. j'irais moi-même!..

ALFRED.

Et je ne vous quitterais pas! car celle dont je vous ai parlé ce matin, celle que j'aime et que je veux épouser, c'est Caroline!

VAN-BROOK.

Eh! monsieur! je ne le sais que de reste!

ALFRED.

Et, malgré cela, vous continuez à lui faire la cour?

VAN-BROOK,

Je lui ai remis, tantôt à la promenade, la lettre où je demande sa main.

ALFRED.

Quand elle a reçu mes sermens!..

VAN-BROOK.

Si elle ne recevait que les vôtres... si il y avait exception en votre faveur. Je ne dis pas, parce que j'ai toujours respecté les droits et priviléges, mais quand c'est le caprice seul qui la décide, et souvent le caprice le plus extravagant... il me semble, alors, que j'ai des titres, j'en ai peut-être plus qu'un autre et je me mets sur les rangs...

ALFRED.

Pour l'épouser?

VAN-BROOK.

Oui, vraiment!

ALFRED.

Monsieur! après ce que j'ai fait pour vous!

AIR de la Valse du ballet de Cendrillon.

Ce procédé me prouve en ce moment...

VAN-BROOK.

Que je vous sers en ami véritable!
En l'épousant, vous seriez... c'est probable...

ALFRED, avec colère.

Et vous, monsieur?..

VAN-BROOK.

Oh! moi, c'est différent!
Quoique j'en sois, comme un autre, irrité,
Ce doute qui vous met en peine,
Serait pour vous nuisible à la santé;
Il est favorable à la mienne.

ENSEMBLE, se menaçant.

Je défendrai, fut-ce au prix de mon sang,
Mes droits d'amant et d'époux véritable,
Je suis, monsieur entêté comme un diable,
Craignez l'effet de mon ressentimeut.

SCÈNE VI.

VAN-BROOK assis sur la chaise à droite; ALFRED près de la table à gauche; LISTOU paraissant à la porte du fond.

LISTOU, à part. *

Voyons s'il est parti... ah! mon Dieu!.. il y en a deux maintenant... c'est le diable qui s'en mêle!

VAN-BROOK, et ALFRED, se retournant.

C'est Listou!

LISTOU.

Oui, messieurs... (A part.) et monsieur Edouard qui me suit... qui sera ici dans quelques minutes.

* Van-Brook, Listou, Alfred.

ALFRED.

D'où vient cet air d'effroi ?

LISTOU.

Du tout ! c'est un air de joie !.. un air joyeux ; j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer, j'ai retrouvé tout le monde.

VAN-BROOK, à Alfred.

Est-il possible !

LISTOU.

Mme Desnelles et les autres dames... et le petit substitut, et les deux officiers, enfin, toute la société de Bagnères, est à deux cents pas d'ici, dans une étable que j'ai louée à maître Pierre.

VAN-BROOK.

Nous le savons !

LISTOU.

Et, quoiqu'ils soient bien mal, personne n'ose sortir parce qu'il pleut toujours.

ALFRED.

Que nous importe !.. et Caroline, as-tu de ses nouvelles?

LISTOU, avec intention.

Oui, monsieur, et elle est bien mieux ; j'ai rencontré un chevrier qui l'a vue avec M. Edouard qui lui donnait le bras.

ADERED, vivement.

Edouard !.. ce jeune homme...

VAN-BROOK.

Eh ! oui, sans doute, nous les avons perdus tous les deux !

ALFRED, passant au milieu.

Et vous ne me le dites pas... vous êtes d'une sécurité...

LISTOU.

N'ayez pas d'inquiétude, le chevrier les a vus entrer tous les deux et avant l'orage dans le moulin qui est sur le Gave, à un quart de lieue d'ici, une maison seule... ils y seront à merveille...

ALFRED.

Tu vas m'y conduire.

VAN-BROOK.

Moi de même.

LISTOU.

A cette heure-ci, par un temps affreux !

AIR : Bonheur de la table. (HUGUENOTS.)

ALFRED et VAN-BROOK.

Rien ne m'intimide,
Viens, sois notre guide,
D'un pas intrépide,
Nous t'escorterons !
Le dépit, la rage,
Doublent mon courage.
Et malgré l'orage,
Nous arriverons.

VAN-BROOK, donnant une bourse à Listou.

Prends cette somme,
Marche... obéis !
Ou je t'assomme !..

ADFRED.

Allons, choisis.

LISTOU.

Loin que j'hésite,
Je prends l'argent...
Mais passez vite...
Passez devant.

ENSEMBLE.

Rien ne m'intimide,
Viens, sers-nous de guide, etc.

(Listou ouvre la porte à droite, fait passer devant lui Alfred et Van-Brook, et au moment où il va les suivre, paraît Edouard à la porte du fond ; Listou lui fait signe qu'ils sont partis ; il sort, et tire la porte sur lui.)

SCÈNE VII.

EDOUARD, CAROLINE.

EDOUARD, paraissant le premier.

Entrez, entrez, madame; voici le seul abri que j'aie découvert.

CAROLINE.

Où sommes-nous donc?

EDOUARD.

Dans une cabane abandonnée, qui est devenue, je crois, une espèce de rendez-vous de chasseurs.

CAROLINE.

Mais c'est affreux!

EDOUARD.

Je le sais bien.

CAROLINE.

Et vous m'y avez conduite?

EDOUARD.

Je n'avais pas le choix.

CAROLINE, à part.

Quelle tranquilité! il est vraiment insupportable... (Haut.) Quel horrible pays!

EDOUARD.

Je ne dis pas non.

CAROLINE.

Au fait, il faut bien souffrir un peu, pour avoir quelque chose à dire de ses voyages... Oh! quand je serai de retour à Paris, dans mon petit boudoir, et auprès d'un bon feu, comme je vais en raconter!.. comme je vais mentir!.. c'est là le seul plaisir, après les grands dangers, et nous en avons couru d'épouvantables.

EDOUARD.

Lesquels!

CAROLINE.

Mais d'abord, celui d'une fluxion de poitrine... vous surtout, qui vous êtes privé pour moi, de votre manteau, ce qui ne m'a pas empêchée d'avoir bien froid.

EDOUARD.

Si nous pouvions faire du feu... les chasseurs dont je vous parlais, ont dû laisser quelques provisions... du bois, par exemple... (Voyant les broussailles qui sont auprès de la porte.) Tenez, voilà justement ce qu'il nous faut.

(Il les met dans la cheminée, prend la chandelle qui est sur la table et y met le feu.)

CAROLINE, pendant qu'Edouard fait du feu.

Si attentif, si dévoué... et malgré cela, il ne parle pas... ces petits jeunes gens, si timides, c'est amusant; mais c'est terrible, car il ne dit rien... rien dont on puisse tirer avantage... même dans les momens de dangers, qui, d'ordinaire rendent si communicatif.

EDOUARD, qui vient d'allumer le feu.

Tenez, tenez, voyez-vous comme ces broussailles prennent vite, dans un instant vous aurez un feu magnifique... regardez déjà.

CAROLINE.

Je vous donne une peine... combien vous êtes bon!

EDOUARD.

Pas tant, c'est pour moi, ce que j'en fais... je serais trop malheureux si cette promenade devait vous rendre malade... Allons, maintenant approchez-vous, ce bon feu va vous remettre... (Plaçant une buche devant la chaise.) Vous mettrez vos pieds là-dessus, ils sécheront mieux.

(Il lui prend la main pour la faire asseoir.)

CAROLINE, avec douceur.

Mais vous, monsieur, votre main est glacée, pauvre jeune homme! il est tout tremblant!

EDOUARD, appuyé sur le dos de la chaise de Caroline.

C'est de froid, madame!.. (Vivement.) Mais qu'importe? je ne m'en aper-

çois pas, parce qu'il y a là, quelque chose qui me réchauffe et m'anime, une bonne pensée qui me donne du courage, un espoir qui me soutient.

CAROLINE, vivement.

Lequel?

EDOUARD, avec hésitation.

Celui de vous défendre, et de vous protéger, c'est ma seule idée.

CAROLINE, le regardant avec expression

Pas d'autre?

EDOUARD.

Non, madame, et si je peux vous ramener auprès de votre tante.

CAROLINE.

Ah! mon Dieu! vous avez raison, cette pauvre tante doit être d'une inquiétude, elle va s'imaginer que je suis perdue, que je suis morte... Oui, monsieur, c'est votre faute, on ne se charge pas de conduire les gens, quand on ne connait pas les chemins, et à moins, vraiment que vous ne l'ayez fait exprès.

EDOUARD.

Peut-être bien, je n'en voudrais pas répondre.

CAROLINE.

Comment, monsieur, dans quel but, quelle intention? je ne resterai pas un instant de plus...

EDOUARD, timidement.

Vous en êtes la maîtresse; mais vous ne pouvez partir seule, la nuit, au milieu des précipices; d'ailleurs, la pluie qui redouble vous retient près de moi, et vous pouvez rester sans crainte, je jure, par ce qu'il y a de plus sacré au monde, de vous respecter comme un frère!..

CAROLINE.

Je vous crois.

EDOUARD.

Ah! il est des gens qui ne laisseraient pas échapper une si belle occasion... qui se trouvant ainsi seuls auprès de vous, la nuit, et dans un désert, oseraient vous parler d'amour; ils en seraient capables... mais moi, je vous l'ai dit... moi qui n'ai que des idées pures et désintéressées, je suis prêt, s'il le faut, à m'éloigner de vous, et je vous promets, si vous l'exigez, de ne pas même vous adresser la parole.

CAROLINE, à part.

La belle avance.

EDOUARD.

Me craignez-vous encore?

CAROLINE.

Oh! non, monsieur.

AIR : Mire dans mes yeux tes yeux.

Vraiment je n'y conçoit rien,
Mais prenons courage;
Si timide est son maintien
Qu'on ne risque rien.
Non rien,
Avec lui, je gage,
Non rien,
L'on ne risque rien.
(A part.) J'ai juré que le coupable,
A mes genoux tomberait.
(Haut.) Une conduite semblable,
Doit cacher quelque projet.

EDOUARD, timidement

Peut-être est-ce véritable...
Mais si c'était mon secret,

CAROLINE, le regardant.

Ah, quel regard est le sien!
Allons, du courage,
Si timide est son maintien
Qu'on ne risque rien.

Avec lui je gage,
L'on ne risque rien.

(S'approchant d'Edouard.)

Ce secret peut-on l'apprendre?

EDOUARD.

Pourquoi le dirais-je ici,
A qui ne peut me comprendre?

CAROLINE, le regardant avec expression.

Qui vous fait parler ainsi?

EDOUARD, timidement.

Ah! si l'on savait m'entendre!

CAROLINE.

Pourquoi donc trembler ainsi?

ENSEMBLE.

EDOUARD.

Ah! quel regard est le sien!
Allons, du courage!
Maintenant, je le vois bien,
Je ne risque rien.
Non rien.
Allons du courage,
Non rien.
Je ne risque rien.

CAROLINE.

Grand Dieu! quel trouble est le sien!
Allons, du courage!
Si timide est son maintien,
Qu'on ne risque rien.
Non rien.
Avec lui je gage,
Non rien,
L'on ne risque rien.

EDOUARD.

Eh bien! puisque vous me forcez à vous dire ce que j'avais juré de cacher, à vous, et au monde entier... je vous aime.

CAROLINE, avec joie.

Ah! c'est donc là ce secret, si terrible, dont vous ne vouliez pas convenir, bien plus, vous vouliez me persuader le contraire... c'était une trahison, oui, monsieur, demandez-m'en pardon... là! à genoux... (Edouard tombe à ses genoux.) Et maintenant, (D'un air tendre et confiant.) pour tenir ma promesse, pour que, moi, vous ne puissiez jamais m'accuser de fausseté, pour que ma franchise égale la vôtre, je vous dirai la vérité toute entière, c'est, que... je ne vous aime pas. (Elle part d'un grand éclat de rire.)

EDOUARD, toujours à genoux.

Ah! vous riez... eh! bien, j'en suis fâché, madame; mais, vous l'avez voulu, je vous aime, et je suis très entêté. (Il se lève.)

CAROLINE.

Comment, monsieur, que signifie?..

EDOUARD.

Nous sommes entrés tous les deux dans une route dont nous ne pouvons plus sortir... ce n'est pas volontairement que j'y ai fait les premiers pas, vous m'y avez entraîné, maintenant j'y marcherai plus vite que vous.

CAROLINE.

Mais sans moi!.. (Elle se dirige vers la porte.)

EDOUARD, l'y devançant et en ôtant la clé.

C'est ce que nous allons voir.

CAROLINE.

Comment, monsieur?..

EDOUARD, mettant la clé dans sa poche.

J'ai toujours vu qu'on prenait son parti des choses irrémédiables.

(Au moment même on frappe aux deux portes.)

VAN-BROOK, frappant en dehors à la porte du fond.

Il y a du monde dans cette cabane, car je vois de la lumière.

CAROLINE.

M. Van-Brook!

ALFRED, frappant en dehors à la porte à droite.

Qui que vous soyez!.. ouvrez-nous!

CAROLINE.

O ciel!.. cette autre voix... à peine je respire...

ALFRED, en dehors.

Ouvrez, ou j'enfonce la porte!

CAROLINE, avec désespoir.

C'est Alfred!.. c'est lui... et M. Van-Brook de l'autre côté!..

(Pendant ce dialogue, Alfred et Van-Brook chantent en dehors.)

AIR: Bonheur de la table.

Rien ne m'intimide, etc.

EDOUARD, qui s'est relevé et est allé s'asseoir sur la chaise à droite, à Caroline qui le supplie.

Que voulez-vous que j'y fasse?

CAROLINE, à Edouard.

Répondez, monsieur... répondez...

EDOUARD.

Et que leur dire?..

CAROLINE.

Que vous êtes seul!.. qu'on n'entre pas!

EDOUARD, froidement et sans remuer.

Pourquoi donc? je n'ai aucune raison de me cacher...

(Au même moment, Van-Brook et Alfred enfoncent les deux portes.)

SCÈNE VIII.

VAN-BROOK, entrant par le fond; ALFRED, par la droite; CAROLINE, près de la chaise d'Edouard qui reste assis; LISTOU, entrant après Alfred.

VAN-BROOK et ALFRED.

Caroline!..

CAROLINE, s'élançant près d'Alfred.

Monsieur!.. monsieur, daignez m'entendre!

LISTOU, bas à Edouard.

Je les ai promenés pendant une heure... c'est tout ce que j'ai pu faire.

EDOUARD, bas.

C'est bien!

ALFRED.

En tête à tête avec monsieur!

VAN-BROOK, tirant son calepin de sa poche.

Et depuis trois heures!

CAROLINE.

Quand vous saurez...

ALFRED.

Je ne veux rien entendre...

VAN-BROOK.

Ni moi non plus...

ALFRED.

Tous nos nœuds sont rompus, mais c'est à monsieur que je demanderai raison...

VAN-BROOK.

Oui, monsieur, nous exigeons une explication.

ÉDOUARD, toujours sur sa chaise.

Et sur quoi, s'il vous plait? je n'ai rien à vous dire!

VAN-BROOK.

C'est juste! les faits parlent d'eux-mêmes.

ÉDOUARD, se levant.

C'est moi à mon tour qui vous demanderai de quel droit vous venez ainsi faire un éclat... dans un logis que j'ai loué... qui m'appartient, et où je suis le maître.

ALFRED, avec colère.

De quel droit.

VAN-BROOK.

Vous le savez bien...

ALFRED.

Et si vous l'ignorez, je me charge de vous l'apprendre.

ÉDOUARD.

Quand vous voudrez...

ALFRED.

Ici-même.

ÉDOUARD.

Vous êtes deux, messieurs...

ALFRED, allant à Edouard.

Un seul suffira et c'est moi.

VAN-BROOK.

Non, morbleu.

ALFRED.

Je l'exige.

VAN-BROOK.

Et je ne le souffrirai pas...

ÉDOUARD.

Je vous mettrai d'accord, car c'est à tous les deux que je m'adresse.

LISTOU, à part.

Est-il enragé, ce petit-là.

ÉDOUARD.

Quant à l'ordre du combat, le sort en décidera, mais je suis sans armes.

ALFRED.

Les officiers qui sont avec ces dames nous prêteront leurs épées... je cours les chercher...

VAN-BROOK.

Et moi j'ai vu chez le meunier du Gave, de vieux pistolets que je lui emprunterai.

ÉDOUARD.

Soit, je vous attends. (Van-Brook et Alfred sortent.)

SCÈNE IX.

CAROLINE, qui est tombée anéantie sur la chaise à gauche auprès de la table; ÉDOUARD, LISTOU.

LISTOU, bas à Edouard.

J'en suis encore tout tremblant... et il n'est pas possible qu'à votre âge?

ÉDOUARD, souriant

Tu crois cela, laisse-nous un instant... mais ne t'éloigne pas! j'aurai besoin de toi.

LISTOU.

Je reviens à ma première idée... c'est quelque lutin.

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE X.

ÉDOUARD, CAROLINE.

ÉDOUARD.

Eh bien! madame, la leçon ne s'est pas fait attendre, seulement je ne l'aurais pas crue si prompte ni si forte... voilà trois hommes qui pour vous vont s'égorger dans un instant.

CAROLINE, avec effroi.

Ah!

ÉDOUARD.

Vous en êtes désolée! je le crois bien, non pour des rivaux qui probablement vous sont fort indifférens, mais pour vous qu'un pareil éclat va perdre à jamais...

CAROLINE.

Et voilà qui est indigne, car mieux que personne vous savez que j'en aimais un autre et que je ne suis point coupable!

ÉDOUARD.

Vous en aimiez un autre! mais c'est bien pire encore!.. vous en aimiez

un autre! et vos regards, vos paroles ont sollicité mon amour... vous lui avez été infidèle de cœur et de pensée... et vous croyez n'être pas coupable.

CAROLINE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Vous l'avez été... vous avez été perfide et cruelle envers moi qui vous avais épargnée, envers moi qui avais été généreux et veux l'être plus encore...

CAROLINE.

Que dites-vous?

ÉDOUARD.

Votre honneur compromis; votre réputation, je puis tout vous rendre d'un seul mot.

CAROLINE, se levant.

Après un éclat pareil... un duel.

ÉDOUARD.

Il dépend de vous de l'empêcher, il y a ici deux rivaux... je ne parle pas de moi, je me retire du concours... eh bien! madame, il faut en épouser un, vous allez me demander lequel? attendez... j'ai cru voir... j'ai pu me tromper, et peut-être vous-même n'en savez-vous rien... j'ai cru voir que vous préfériez Alfred...

CAROLINE.

Oh! oui monsieur, c'est lui que je préfère.

ÉDOUARD.

Alors, c'est celui-là que vous n'épouserez pas.

CAROLINE.

Et vous vous imaginez, monsieur, que je vous laisserai ainsi disposer de mon sort? que d'un mot, vous briserez ma volonté, mes sentimens?

ÉDOUARD.

Eh! mon Dieu! vous obliger à être millionnaire, à briller au premier rang... la punition est-elle donc si rigoureuse... M. Van-Brook, c'est le mari qu'il vous faut.

CAROLINE.

Jamais.

ÉDOUARD.

Ah! prenez garde, c'est la condition expresse que je vous impose; sinon, je me tais; sinon, ce double duel, et toutes ses suites; vous avez sur vous une lettre de M. Van-Brook, qui demande votre main; un mot de réponse, au bas de sa lettre; réponse affirmative. (Il lui présente un crayon.)

CAROLINE.

Ah! monsieur, c'est affreux! c'est indigne! parce que vous voyez une pauvre femme bien effrayée, bien malheureuse, vous croyez pouvoir l'humilier, la tyranniser, me faire renoncer à celui que j'allais épouser!

ÉDOUARD.

Eh! ne vous a-t-il pas donné l'exemple? ne vous a-t-il pas dit tout à l'heure qu'il renonçait à vous? et quant à moi... (Avec malice.)

AIR : Mire dans mes yeux, tes yeux.

Oh! moi, vous le savez bien,
Sans peine, on m'oublie!
Avec moi, vous savez bien,
Qu'on ne risque rien!
Non rien,
Ma belle ennemie,
Non rien,
L'on ne risque rien!

Pour moi, loin d'être allarmée,
Sur le destin des combats,
Que votre ame soit calmée;
Car, s'il faut le dire, hélas!
Je ne vous ai pas aimée.

CAROLINE, étonnée.

Comment, monsieur? qu'est-ce que cela signifie.

ÉDOUARD, achevant l'air

Et je ne vous aime pas.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Ah! quel complot est le sien!
Quelle perfidie!
Vraiment, je n'y comprends rien,
Je ne comprends rien;
Non rien,
A sa perfidie;
Non rien,
Je n'y comprends rien!

ÉDOUARD.

Ce secret-là, c'est le mien;
Mais, dans cette vie,
En ne disant jamais rien,
On ne risque rien;
Non rien,
Ma belle ennemie;
Non rien,
L'on ne risque rien.

LISTOU, entrant en tremblant.

M. Alfred, avec deux épées sous le bras.

CAROLINE.

Alfred! et ce duel, et pas d'autre moyen de l'empêcher; tenez, tenez, monsieur. (Elle écrit vivement, et donne la lettre à Edouard.) Il ne sera pas dit que quelqu'un s'est exposé pour moi... Ah! je suis bien malheureuse.

(Elle sort par la porte à droite.)

ÉDOUARD.

Listou, conduis madame auprès de sa tante. (Listou sort avec Caroline.)

SCÈNE XI.

ALFRED, entrant par le fond, ÉDOUARD.

ALFRED.

Voici des armes... et maintenant, je suis à vos ordres.

ÉDOUARD.

C'est bien!

ALFRED.

Vous pouvez choisir.

ÉDOUARD.

Un instant... il faut attendre M. Van-Brook.

ALFRED.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Je lui ai promis que le sort déciderait... et si vous me tuez, j'aurai privé cet honnête homme d'une satisfaction à laquelle il avait droit.

ALFRED.

Mais, monsieur.

ÉDOUARD.

Il y compte... je le lui ai dit... je tiens à ma parole.

ALFRED.

Nous devions nous battre ce matin, si je découvrais que vous fussiez aimé... et maintenant que j'en ai la preuve... maintenant qu'il ne me reste aucun doute.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon, moi, j'en ai encore, et si je n'avais l'air à vos yeux de vouloir éviter un combat, je vous dirais que, dans ce moment, nous nous disputons tous les deux une conquête que nous enlève un troisième.

ALFRED.

Que dites-vous?

ÉDOUARD.

Que Caroline épouse aujourd'hui M. Van-Brook.

ALFRED.

Ce n'est pas possible.

ÉDOUARD.

Je vous l'atteste, j'ai vu la demande et la réponse.

ALFRED.

Il se pourrait!.. Caroline...

ÉDOUARD.

Et c'est pour cette femme, que vous avez abandonné une pauvre fille qui vous aimait tant.

ALFRED, tressaillant.

Monsieur.

ÉDOUARD.

C'est au moment d'un mariage, quand elle vous attendait, que sans égards, sans pitié, sans la préparer à ce coup fatal, vous écrivez qu'un autre hymen...

ALFRED.

Ah! qui vous l'a dit?

ÉDOUARD.

Ce billet où vous renonciez à elle, ce billet qui l'aurait tuée!.. Si elle ne l'avait pas reçu?.. s'il était tombé entre les mains de sa sœur, que vous ne connaissez pas... et qui, joyeuse, arrivait pour ce mariage.

ALFRED.

Ah! s'il était vrai? quoi, sa sœur?..

ÉDOUARD.

Oui, sa sœur aînée, Mme Delmar, qui voyant le désespoir d'Emma, est partie pour veiller sur vous, et lui a promis de vous ramener près d'elle.

ALFRED.

Il serait vrai!

ÉDOUARD.

Eh bien! ai-je tenu parole.

ALFRED.

Quoi! c'est vous... vous seriez...

ÉDOUARD.

Eh! oui...

ALFRED, se jetant à ses pieds.

Ah! madame!..

SCÈNE XII.

VAN-BROOK, ÉDOUARD, ALFRED.

(Van-Brook entre, tenant sous son bras deux énormes pistolets.)

VAN-BROOK.

Madame!.. une femme!

ALFRED.

Eh! oui... la fille de M. Van-Open.

VAN-BROOK.

L'associé de mon père, et moi qui voulais la tuer... Ah! madame!..

(Il se jette aux genoux d'Édouard.)

SCÈNE XIII.

ALFRED, VAN-BROOK, ÉDOUARD, CAROLINE, Mme DESNELLES ET LISTOU, entrant par la droite *.

CAROLINE, apercevant Van-Brook et Alfred aux genoux d'Édouard.

Tous deux à ses pieds.

LISTOU, à part.

C'en est un, j'en suis sûr! c'est un diable!

ÉDOUARD, relevant Van-Brook.

Vous, l'ancien ami de ma famille, vous que j'estime et que j'aime; je vous disais bien hier que je vous défendrais... que j'étais de votre parti... et en voici la preuve... vous épousez madame qui y consent.

* Mme Desnelles, Caroline, Van-Brook, Édouard, Alfred, Listou.

VAN-BROOK.

Est-il possible!.. (A Caroline.) Quoi! vous consentiriez?..

CAROLINE, avec humeur.

Eh! oui, monsieur.

VAN-BROOK.

Que vous êtes bonne!.. et Alfred?

ÉDOUARD.

Alfred y consent aussi.

ALFRED.

Je pars dès ce soir... pour Bordeaux.

ÉDOUARD.

Où il va épouser Emma.

VAN-BROOK, montrant Édouard.

La sœur de madame!

CAROLINE et Mme DESNELLES.

C'est une femme?

ÉDOUARD, à Caroline.

Oui, vraiment... et vous voyez bien que d'un mot vous voilà justifiée.

LISTOU, regardant Édouard.

Une femme! eh bien! au fait... il y avait bien quelque chose de ce que je disais!

Mme DESNELLES, à Edouard.

Votre main, mon beau monsieur... c'est-à-dire ma belle petite... enchantée de la leçon que vous avez donnée à ma nièce.

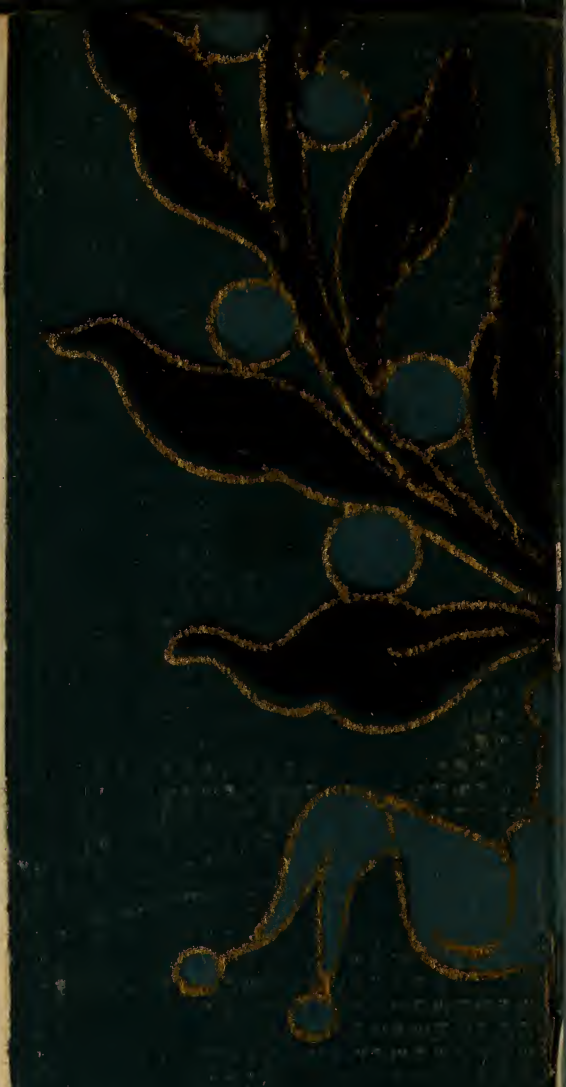
CAROLINE, à part.

C'est égal, si ça n'avait pas été une femme!..

CHOEUR.

C'en est fait sa coquetterie
Reçoit une juste leçon;
Désormais pour toute sa vie
Elle revient à la raison.

FIN.



LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 423 5